

de la presse

surpris que le speaker s'exprime avec une telle aisance, dans l'état d'âme où il devait être. Sans même s'être concertés, ils avaient jeté dans leurs valises tout ce qui leur tombait sous la main et, sans penser à éteindre le poste, ils s'étaient rués dehors. Partir... Vite !... Dans quelques minutes, il serait trop tard... Où ?... On verrait...

Mais, déjà, leur immeuble était plein de galopades. Les interjections fusaient :

— « Quelle horreur !... Comment une telle chose a-t-elle pu arriver ?... Jenny, tu n'as pas oublié Tom ? Je ne le vois pas... etc. »

Ils mirent 5 minutes pour descendre les 4 étages, car l'ascenseur était toujours en mouvement.

PANIQUE

Dehors, ils retrouvèrent la cohue, le même mouvement, un fleuve de voitures qui se poussaient du pare-chocs, et dont les conducteurs s'invectivaient de la voix. Le garage était proche, mais c'était un problème d'y arriver.

— « Que se passe-t-il donc ? » demanda un passant ingénu qui rentrait chez lui après un apéritif en ville.

— « Les martiens arrivent... »

Sans plus réfléchir, l'homme se mit à courir dans la rue, suivant la foule : « Les martiens sont dans le Bronx !... »

Ce cri prématuré n'était pas fait pour apaiser les fuyards. Or, en fait, il était presque impossible de fuir.

Toute la ville semblait prise d'hystérie, de terreur. Ce n'était pas 100, mais 10.000 voitures, de ces grosses bagnoles qui font si bien sur les autoroutes et si mal dans les rues, 100.000 qui voulaient à tout prix sortir de l'enfer imminent.

New York était une chaudière bouillonnante de carburateurs angoissés.

Le premier accident grave se produisit, naturellement, à l'intersection de « Broadway » et de la 5^e Avenue. Une « Oldsmobile » gâchée d'une charrette familiale, venant de l'Est, coupa littéralement, une grosse

« Buick » en provenance de « Central Park ». Tous les véhicules qui suivaient vinrent s'embourber les uns dans les autres avec un bruit de ferraille, bloquant tout. La fièvre atteignait son paroxysme. Quelques « bobbies » envoyés d'urgence, après une rapide enquête de police, criaient de toutes leurs forces :

« Vous êtes fous ! Rentrez chez vous !... C'est un bobard !

On ne les entendait

s'éloigner jusqu'à épuisement de ses forces... Les talons d'Ethel se cassèrent et elle pleura. « Marche sur tes bas !... » commanda Jérémie sans s'arrêter...

Petit drame.

Sous le regard de la « Liberté » de pierre, la capitale vivait une tragédie. Non seulement toutes les voies étaient irrémédiablement bloquées, mais de plus, des milliers de drames se nouaient

Jusqu'aux petites heures du jour.

Quand on put faire le bilan de cette nuit dantesque, on comptabilisa, à part les morts, plusieurs centaines de blessés, trois cas de folie, plusieurs centaines de ruptures conjugales (des maris qui avaient, en fuyant, oublié leur épouse ou choisi leur maîtresse). Un grand nombre de cambriolages. Ce qui prouve que quelques-uns avaient gardé la tête froide. Les compagnies d'assurance-auto perdirent d'un seul coup les bénéfices de trois ans d'exercice et durent augmenter leurs primes. Dix policiers étaient hospitalisés pour dépression nerveuse.

Le bilan des faits extraordinaires fut aussi, à la fois plus riche et plus varié que n'en pouvait rêver aucun journaliste.

Des dizaines de personnes vinrent, spontanément, se présenter à la police pour affirmer avec la plus ferme conviction qu'elles avaient été poursuivies par des martiens, qu'elles les avaient vus, sentis, entendu leur souffler rauque dans la poursuite.

Les policiers à qui l'on avait expliqué ce qui se passait, haussaient les épaules, ce qui les faisait entrer dans de si violentes colères que leurs gardiens se demandaient si, quelquefois...

Dans un poste de police proche de Madison Garden, une femme échevelée pénétra en hur-

L'émission avait duré, d'un seul souffle, près d'une heure. Mais bien avant sa fin, les responsables de l'autorité avaient employé tous les moyens possibles pour démystifier l'opinion.

Ce fut très difficile. Il y avait toujours dans chaque groupe de citoyens en déroute quelqu'un qui avait vu, de ses yeux vu... Bien entendu, il n'y avait pas eu plus de martiens en Amérique que d'eau de Cologne dans la moutarde anglaise.

UN NOMME

ORSON WELLES

Quand la frayeur fut dissipée, des centaines de dupes et de victimes se ruèrent aux studios de la C.B.S. pour faire un mauvais parti à l'auteur du gigantesque canard.

Heureusement pour lui, il avait disparu.

Caché dans une propriété de la banlieue de la capitale, il se demandait s'il devait rire ou s'inquiéter d'un succès dépassant toutes ses espérances.

Il dirigeait alors une troupe théâtrale qui donnait une pièce chaque semaine sur l'antenne de la C.B.S. L'idée leur était venue de monter une pièce adaptée de la « Guerre des mondes », de H.-G. Wells. Les acteurs en avaient même commencé les répétitions, mais ils suivaient mal. — « C'est trop gros ! Le public ne marchera pas. Nous allons nous faire siffler, dirent-ils à l'auteur.

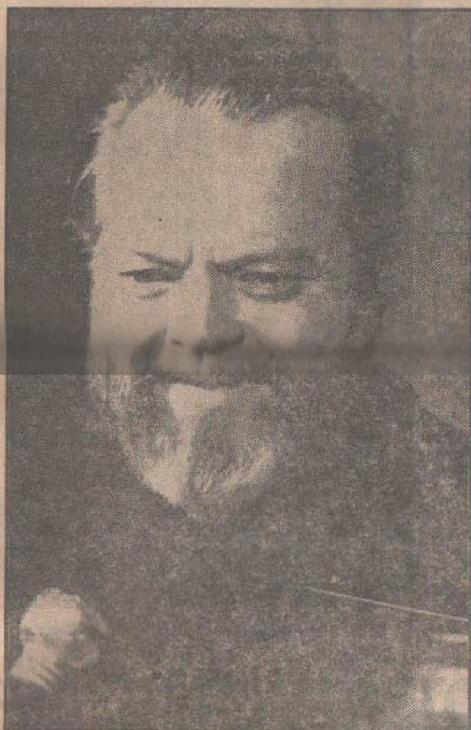
— Essayons quand même... » avait dit le producteur.

Et, sans annonce préalable, ils avaient joué en direct le premier tableau puis, enchaîné.

Quand ils apprirent la tournure que prenaient les événements, certains avaient pensé interrompre. Mais, allez donc arrêter le jeu de comédiens qui tiennent un aussi total succès...

On a, depuis, retrouvé et pardonné, à la faveur du génie, le trop audacieux metteur en scène.

Il se nommait, il se nomme toujours, Orson Welles.



Aujourd'hui, il est « le » monstre sacré du cinéma

En une heure un radio-reporter inconnu s'acquiert la célébrité

même pas. On poussait comme des bêtes pour forcer le passage. Bien entendu, faute d'y parvenir, un cow-boy surgit d'un capot, sortit son « Colt » et se mit à tirer, ne causant, par miracle, que des blessures peu graves. Quand il eut vidé son chargeur, on le lyncha.

UNE VILLE PRISE AU PIEGE DE LA TERREUR

Les Smith, ayant réussi, à grand-peine à sortir leur Ford comprirent qu'ils n'iraient pas plus loin, tant l'encombrement était confus, malgré les sifflets des flics que nul n'écoutait plus. Une seule ressource : fuir à pied,

dans tous les azimuts. Un mari, ayant appris la menace en ville, rentra chez lui bien avant l'heure prévue. Il trouva sa femme trop près de son meilleur ami pas assez vêtu. Il les tua l'un et l'autre. Un cardiaque qu'on réveilla en sursaut : « Vite papa !... les martiens arrivent... » eut un bref hoquet et trépassa. On laissa aux martiens le soin de l'enterrer. Au bord de l'Hudson, il y eut un accrochage entre deux autos. La file était dense. Il s'ensuivit que les deux véhicules furent projetés dans la rivière pour laisser le passage. On ne s'occupait plus des détails.

Simple anecdote... La pagaille alla crescendo

lant, les yeux fous : « Je viens, affirmait-elle, d'être violée par des martiens... Des brutes sadiques, des obsédés sexuels redoutables... »

Il va de soi que ces incroyables témoignages étaient immédiatement répercutés et grossis dans la masse des paniquards.

A tel point que, malgré les démentis officiels, un colonel prit sur lui de se diriger à la tête d'une colonne de « Marines », tous volontaires pour affronter les féroces ennemis du genre humain.

La semaine prochaine : le canular de la jambe greffée